



Revue
jésuites

NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

105 N° 1 1983

Non-croyance et cultures d'aujourd'hui

Paul POUPARD ((Mgr))

p. 3 - 22

<https://www.nrt.be/es/articulos/non-croyance-et-cultures-d-aujourd-hui-897>

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

Non-croyance et cultures d'aujourd'hui *

Tel est le titre que le Père de la Brosse m'a proposé pour cet entretien : *non-croyance* au singulier et *cultures* au pluriel. Faut-il y voir un subtil contrepoint au titre de mon récent livre, *Eglise et cultures*, *Eglise* au singulier, *cultures* au pluriel¹ ? Je ne sais. Je n'oublie pas en tout cas qu'*Eglise et culture* était le titre de la conférence que voici dix ans, le Père de La Brosse, ici-même, avait demandée au jeune recteur de l'Institut Catholique de Paris que j'étais devenu. Redevenu romain après dix ans de rectorat parisien et désormais en charge des rapports de l'Eglise avec les non-croyants, je rencontre les cultures d'aujourd'hui comme un champ privilégié de dialogue pastoral. Vous n'attendez donc pas de moi, ce soir, un inventaire universitaire, mais une exploration engagée. Je vous y invite donc, sans autre prolégomène !

I. — PETITE PHÉNOMÉNOLOGIE DU TEMPS PRÉSENT

Culture

En parlant ce soir de culture, j'entends tout simplement, de manière empirique, cet ensemble de significations et de valeurs qui informent une manière de vivre, qui façonnent une existence, plus ou moins consciemment, comme l'air du temps que l'on respire, l'horizon que l'on contemple, la langue que l'on parle, les convictions qui nous habitent. Dès lors, le rapport est nécessairement

* Conférence prononcée le 10 décembre 1981 au Centre d'études Saint-Louis de France (Rome) par Mgr Paul Poupard, Pro-Président du Secrétariat pour les Non-Croyants, Recteur émérite de l'Institut Catholique de Paris et, depuis le 20 mai 1982, Président Exécutif du Conseil Pontifical pour la Culture.

1. Paul POUPARD, *Eglise et Cultures. Jalons pour une pastorale de l'intelligence*, Paris, Ed. S.O.S., 1980.

étroit, même s'il n'est pas, et de loin, toujours explicite, entre culture et religion, comme entre culture et non-croyance. Il y a entre les deux comme une interaction réciproque.

Non-croyance

Et si le phénomène de non-croyance qui se répand en nos civilisations occidentales sur le vieil humus chrétien est loin de pouvoir se réduire à l'unité, on peut tout au moins, pour faciliter notre réflexion, considérer la non-croyance comme une philosophie de vie qui prône un modèle d'homme où la dimension religieuse ou divine est ignorée, voire parfois niée. Il s'agit là, la plupart du temps, comme d'une sorte de postulat d'existence, postulat non critiqué bien sûr, et plus ou moins intensément vécu. Dans un article sur « Culture et Croyance » que je lui avais demandé pour la revue du Secrétariat pour les Non-Croyants, *Athéisme et Dialogue*, S.E. le Cardinal Garrone, après avoir cité *Gaudium et Spes* et le discours de Jean-Paul II à l'UNESCO, pour la culture, définit ainsi l'incroyance : « l'absence de toute adhésion à une foi religieuse »². Quel rapport peut-on établir entre ce phénomène et les cultures d'aujourd'hui ?

Chacun sait en tout cas que la culture ambiante nous modèle plus ou moins consciemment et que les contraintes sociales souvent les plus efficaces sont les moins apparentes et les moins critiquées. N'est-ce pas souvent au niveau des comportements que les dernières décennies ont vu se manifester, en nombre de pays, une substitution de valeurs, le primat étant accordé de fait à des contre-valeurs évangéliques, comme une antithèse vécue des béatitudes ? Il est bien difficile, fût-ce à coup de sondages, d'opérer une analyse probante dans un contexte fluent. Pour illustrer mon propos, je m'en tiendrai donc à un exemple situé : un rapport sur les valeurs vécues adressé l'an dernier au Secrétariat pour les Non-Croyants. Plusieurs impératifs implicites sont signalés dans cette enquête, comme formant les valeurs implicitement vécues dans la culture environnante.

Valeurs vécues

1. « Sois fort », ou la violence culturelle. Non pas la force évangélique, bien sûr, qui est fruit de l'Esprit, mais la force brutale, violente, oppressive. Si les modèles du passé étaient de type religieux ou moral, les leaders plus ou moins fabriqués par les médias et plébiscités par la masse sont, comme on le dit de façon popu-

2. Cardinal G.-M. GARRONE, *Culture et Croyance*, dans *Athéisme et Dialogue* 15 (1980) 203-208.

laire, ceux qui s'imposent. A quel prix, à quel détriment les impose-t-on ?

2. « Fais vite », ou l'accélération culturelle du rythme de vie. *Times is money*, avec comme sous-entendu que *money is the most important value*. Que le temps soit de l'argent dans un certain système, c'est sûr. Mais au nom de quoi en faire la valeur suprême, l'étalon-or de nos valeurs en perpétuelle dévaluation, et pas seulement la lire ou le franc ? Faire vite, se dépêcher, et non seulement sur les chaînes de montage, mais dans les nouvelles à donner, les décisions à prendre ; un véritable « dépêche-toi », au détriment de la qualité de la vie, et, pourquoi le cacher, de la vie elle-même. Ne serait-ce pas la vieille idole que les anciens nommaient Mammon ?

3. « Sois parfait », ou le perfectionnisme culturel. — Là encore, ce n'est plus le précepte évangélique : « Soyez parfaits, comme votre Père est parfait » ! Mais c'est la poursuite de l'impossible perfectionnisme, qui éjecte impitoyablement « les canards boiteux du système », au nom des canons changeants d'une mode totalitaire. Souriez Gibbs, même si vous avez envie de pleurer ; univers de girls et de play-boys, toujours et toujours plus jeunes, beaux, bien portants ; véritable aliénation qui désespère, et, par contrecoup, entraîne au laisser-aller total. A quoi bon marcher vers les sommets, puisqu'il est impossible de les atteindre ? Le fameux « Bof » de la génération lycéenne en est l'attristant témoignage.

4. « Essaie fort », ou la contrainte culturelle pour réussir. C'est l'escalade vers le succès qu'il faut obtenir coûte que coûte, à tout prix — l'efficacité, la réussite, étant considérées comme les valeurs suprêmes. Tout devient moyen dans cette perspective, à commencer par la personne, à l'inverse du fameux principe de la morale kantienne : argent, prestige, puissance, contrôle social, célébrité, influence et domination. — Et ce sont, là encore, en réaction, les contre-cultures qui surgissent, et érigent leurs contre-valeurs contestatrices.

5. « Sois sexy », ou la culture hédoniste. A la différence des précédents principes, celui-ci s'étale avec impudeur jusqu'à la pornographie, de la rue aux médias, en passant par les plages. Exaltation du plaisir génital et de la sensualité sous toutes ses formes, réduction de la femme comme objet et instrument de plaisir, à l'heure même où le féminisme revendique.

Idées chrétiennes devenues folles

Tout cela se présente en notre temps comme le triomphe des idées chrétiennes devenues folles, qu'un Chesterton déjà souli-

gnait. Il y aurait à s'interroger sur ces dérives historiques et leur enracinement culturel. Reprenons, un à un, nos cinq impératifs.

1. Sois fort : la force évangélique est une vertu chrétienne. Le *confortare et esto vir* a même acquis ses lettres de noblesse dès l'Ancien Testament. Comment en est-on arrivé à la fameuse question nietschéenne, porteuse de ressentiment contre le christianisme qui aurait dévirilisé l'homme ? Il me plaît qu'en nos temps l'un de mes frères évêques ait récemment publié ce livre au titre significatif : *L'homme debout*³. Debout devant les hommes, parce qu'à genoux devant Dieu. Des martyrs de Rome à Maximilien Kolbe, le oui chrétien ne s'est-il pas toujours accompagné de la force du refus de sacrifier aux idoles ?

2. « Fais vite », hâte-toi, les temps sont courts. Il faut se convertir, le royaume de Dieu est proche. Toute une hâte chrétienne traverse le temps de l'Eglise, de l'Incarnation à la Parousie, temps de l'attente et de l'espérance, non point les bras croisés, mais la main à la pâte. Comme disait Bernanos que l'on interrogeait sur l'avenir : « L'avenir ? On ne regarde pas l'avenir comme les vaches regardent passer un train, l'avenir, on le fait ! » Un Teilhard de Chardin, en nos temps, l'a dit en termes de feu dans ce beau livre de spiritualité qui s'appelle *Le Milieu divin*.

3. « Sois parfait ». J'ai déjà rappelé l'adage évangélique. Aurions-nous oublié le devoir d'état de notre enfance, et le fameux travail bien fait des rempailleuses de chaises de Péguy, cette gratuité de la perfection ? Et si personne n'est là pour voir ou entendre, ne nous suffit-il pas des anges, comme me le disait un vieux sulpicien que je moquais avec irrespect parce qu'il agitait la clochette avec componction au Sanctus d'une messe à l'assistance déserte pour mon regard de séminariste déjà sécularisé !

4. « Réussis ». N'avons-nous pas trop souvent et trop facilement canonisé l'échec ? — comme si la réussite du royaume se mesurait à l'échec de nos chrétientés, selon le mot abusif du Père Chenu. Et pourtant, tout l'enseignement social de l'Eglise, de *Rerum Novarum* à *Laborem Exercens*, en passant par *Quadragesimo Anno*, *Pacem in terris* et *Populorum Progressio*, ne nous rappelle-t-il pas à la suite de saint Jacques, que la foi ne va point sans les œuvres. « La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincère ? », paraphrasait déjà le vieux Corneille.

5. Il n'est pas enfin jusqu'au désir et au plaisir qui, après avoir été longtemps refoulés comme honteux, sont pourtant au cœur du dynamisme humain. « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez,

3. Jacques JULLIEN, *L'homme debout*, coll. *Croire et comprendre*, Paris, Desclée De Brouwer, 1979.

faites tout pour la gloire de Dieu », disait saint Paul. Et déjà Jésus défendait ses disciples accusés de manger et de boire avec les publicains. Le plaisir n'est pas peccamineux, ni la vertu triste. Un saint triste est un triste saint, dit plutôt l'adage populaire. Comment le message des béatitudes serait-il crédible, si l'Eglise qui l'annonce paraissait amener les hommes à renoncer au bonheur ?

Ambivalence des cultures

Cet exemple, sur lequel je ne m'attarde pas davantage, nous permet du moins de mesurer l'ambivalence des cultures d'aujourd'hui par rapport à la non-croyance. Et chacun voit l'enjeu de nos comportements singuliers et de l'image que l'ensemble du peuple de Dieu donne de ses convictions pour une perception plus ou moins juste des valeurs chrétiennes. Nul doute que dans notre supermarché à ciel ouvert ces valeurs ne soient changeantes, et passent vite de la surévaluation à la dévaluation. Il est bien sûr, comme le disait avec humour Peter Berger, qu'il sera bientôt veuf, celui qui veut épouser l'esprit de son temps ! Que de millions de veuves et de veufs en notre temps qui s'épuisent à la poursuite du dernier métro, sans s'apercevoir que la mode est au rétro !

Le même sociologue américain a su discerner la rumeur de Dieu au cœur de notre société sécularisée, ce « besoin urgent et intense qui pousse l'homme à se mettre en quête d'un sens » ⁴.

Ambiguïté des comportements et ambivalence des valeurs.

Les cultures d'aujourd'hui

Comment définir les cultures d'aujourd'hui ? Je m'y suis employé naguère ⁵, en analysant la contestation des deux modèles anciens de culture, humaniste et scientifique, et en privilégiant une nouvelle approche qui substitue à la permanence la mobilité, à l'absolu le relatif, et à l'immuable le provisoire, avec la tentation de scepticisme qui en résulte. Il faudrait y ajouter le discrédit durable de la philosophie chrétienne, l'effacement des grandes synthèses et la réduction du religieux au culturel, mais aussi le retour en force de la préoccupation éthique, dont témoignent un certain nombre d'œuvres récentes. Qu'il me suffise de rappeler ici le livre du Cardinal Garrone, *Je suis le chemin. La clé de la morale chrétienne* ⁶, les essais réunis par Claude Bruaire dans la collection *Communio* sous le titre

4. Peter BERGER, *La religion dans la conscience moderne*, coll. *Religion et sciences de l'homme*, Paris, Centurion, 1971, p. 166. Cf., du même auteur, *La rumeur de Dieu. Signes actuels du surnaturel*, ibidem, 1972 ; *Affrontés à la modernité, la société, la politique, la religion*, ibidem, 1980.

5. Paul POUPARD, *Eglise et Cultures* (cité supra note 1), *passim*.

6. Cardinal G.-M. GARRONE, *Je suis le chemin. La clé de la morale chrétienne*, coll. *Foi chrétienne*, Paris, Centurion, 1981.

*La morale. Sagesse et salut*⁷, le numéro très significatif de la revue *Esprit*⁸ et le volume d'Alfred Grosser, *Le sel de la terre*⁹.

Tous ces travaux me paraissent témoigner d'une même conviction, à partir de points de départ et de cheminements contrastés : la nécessité d'un retour au centre, je veux dire de l'objet au sujet, de l'avoir à l'être, de la partie au tout. De 1970 à 1980, un tournant décisif a peut-être été pris. Voici dix ans, dans son essai *Vers une contre-culture*, Théodore Roszak secouait déjà à New York l'impératif des sciences humaines qui allait déferler depuis lors sur Paris. « Tant bien que mal, disait-il, nous apprenons effectivement des choses en traitant le monde « objectivement » : nous apprenons ce qu'on apprend en étudiant des arbres, mais en ignorant la forêt, en étudiant des cellules, mais en ignorant l'organisme, en étudiant des fragments d'expérience, mais en ignorant le tout qui donne à ses parties constituantes leur vraie signification. De cette manière nous devenons toujours plus savamment stupides¹⁰. »

C'était le moment même où Jacques Monod professait : « L'ancienne alliance est rompue ; l'homme sait enfin qu'il est seul dans l'immensité indifférente de l'univers d'où il a émergé par hasard¹¹. » A dix ans de distance, Ilya Prigogine vient d'écrire ce beau livre qu'il a intitulé *La nouvelle alliance. Métamorphose de la science*, auquel le Haut Comité de la Langue Française, en 1981, n'hésitait pas à décerner son prix. Pour le prix Nobel de chimie, l'heure est venue d'une nouvelle alliance entre les deux cultures scientifique et humaniste, dans un champ culturel plus vaste, d'« écoute poétique » de la nature¹². Alexandre Koyré n'écrivait-il pas déjà, avec un accent pascalien : « C'est en cela que consiste la tragédie de l'esprit moderne qui résolut l'énigme de l'univers, mais seulement pour la remplacer par une autre : l'énigme de lui-même¹³. »

II. — LES AVATARS DU MARXISME

N'est-ce pas l'explication du succès durable du marxisme, qui gouverne le tiers de l'humanité un siècle après la mort de Marx, nous

7. Claude BRUAIRE, *La morale. Sagesse et salut*, coll. *Communio*, Paris, Fayard, 1981.

8. *Esprit*, n° 57, sept. 1981, *D'Est en Ouest, l'urgence d'une réflexion éthique*.

9. Alfred GROSSER, *Le sel de la terre. Pour l'engagement moral*, Paris, Seuil, 1981.

10. Théodore ROSZAK, *Vers une contre-culture. Réflexions sur la société technocratique et l'opposition de la jeunesse*, Paris, Stock, 1970, p. 277.

11. Jacques MONOD, *Le hasard et la nécessité*, Paris, Seuil, 1970, p. 194 s.

12. Ilya PRIGOGINE & Isabelle STENGERS, *La nouvelle alliance. Métamorphose de la science*, coll. *Bibliothèque des sciences humaines*, Paris, Gallimard, 1981.

13. Alexandre KOYRÉ, *Études newtoniennes*, Paris, Gallimard, 1969, p. 42 s.

rappelle Jean-Marie Domenach dans sa stimulante *Enquête sur les idées contemporaines* ; et cela malgré le paradoxe : « cette gigantesque tentative pour rationaliser l'histoire en conciliant nature et culture, nécessité et liberté, a engendré une histoire totalement irrationnelle et a abouti aux absurdités monstrueuses du Goulag et du génocide cambodgien... Le marxisme est une philosophie qui permet de se passer de la philosophie ». Pour Domenach, « depuis la disparition de György Lukacs, il n'existe plus un seul grand philosophe marxiste dans le monde »¹⁴, alors que le marxisme apparaissait naguère triomphant à une large partie de l'intelligentsia de l'Occident.

Séduction marxiste

Que l'on pense à l'aphorisme tant cité de Jean-Paul Sartre, sur le marxisme comme « philosophie insurpassable de notre temps » ! Mais, dans le décalage persistant qui sépare les perceptions intellectuelles du vécu, il est bien clair que la vulgate marxiste continue d'imprégner durablement les comportements, et non seulement les grilles d'analyse. Et cela constitue un fait culturel qui demeure important. C'est depuis 1950 que s'est durablement exercé sur une partie de l'Eglise en Occident ce que le Père Rideau, qui vient de mourir, avait justement appelé la séduction marxiste¹⁵. Attrait affectif et option spontanée, plus que réflexion critique. Les mises en garde n'avaient pourtant pas manqué. Elles emplissent tout un volume posthume de Don Miano, secrétaire du Secrétariat pour les Non-Croyants, traduit en français, anglais et espagnol sous le titre *Eglise et marxisme, 1840-1980*¹⁶.

Les controverses entre Emmanuel Mounier et le Père Gaston Fesard sont aujourd'hui bien oubliées. Mais l'ouverture des chrétiens progressistes a été depuis lors très largement dépassée par de multiples compagnonnages, auxquels n'a pas manqué la théorisation progressive. Cette séduction durable, spécialement auprès de jeunes, d'étudiants, voire de prêtres généreusement engagés dans l'apostolat en milieu ouvrier, demande explication. Moins que son humanisme déclaré — Jean-Paul Sartre ne professait-il pas à la même époque : « L'existentialisme est un humanisme » ? —, c'est sa prétention de réalisme scientifique qui attire au marxisme : une doctrine d'action, mais fondée sur une analyse, qui se prétend « scientifique », des données objectives, mais dont la lecture sélective opère

14. Jean-Marie DOMENACH, *Enquête sur les idées contemporaines*, Paris, Seuil, 1981, « Les avatars du marxisme », p. 23-32.

15. Emile RIDEAU, *Séduction communiste et réflexion chrétienne*, Paris, Ed. de la Proue, 1947.

16. Vincenzo MIANO, *Eglise et marxisme (1840-1980)*. Préface de Mgr P. Poupard, Paris, Ed. S.O.S., 1982.

une réduction qui est une véritable mutilation. Un article qui fit en son temps quelque bruit a dénoncé voici cinq ans, sous le pseudonyme de Fr. Denantes, cette « logique influente »¹⁷. C'est un appauvrissement de l'homme, réduit à son statut social unidimensionnel d'exploité ou d'exploitant, condamné à poursuivre sans fin la lutte, l'idéologie dialectique refusant toute réconciliation dans la lutte des classes, moteur de libération du prolétariat dont il est la conscience agissante. C'est une exclusion de l'amour rédempteur et un refus du ministère de la réconciliation dont saint Paul¹⁸ faisait pourtant la finalité du ministère sacerdotal, à l'exemple du Christ.

Une logique de la non-croyance

Au plan de son expérience apostolique personnelle, le Père Denantes, prêtre au travail, a bien montré comment la logique de la militance marxiste entraîne hors de l'Eglise. L'insistance unilatérale et dramatisée sur les injustices présentes, l'idéalisation mythique de l'avenir, la polarisation sur la lutte des classes, l'occultation de ces réalités pourtant incontournables et irréductibles que sont la souffrance, le déclin, la mort, l'égoïsme de l'homme comme son altruisme, bref la condition humaine dans son tragique de grandeur et de détresse, finissent par rendre superflue toute référence religieuse, et par exténuer tout vocabulaire chrétien, tels que la prière, le salut, la résurrection, la vie éternelle. La foi et le lien à l'Eglise, conclut le Père Denantes, ne peuvent à la longue qu'être étouffés par un mécanisme d'exclusion, dont on peut se demander s'il n'est pas devenu le problème le plus inhumain et le plus grave de nos sociétés occidentales.

Depuis ma nomination au Secrétariat pour les Non-Croyants l'an dernier, j'ai relu de nombreux textes accumulés dans mes dossiers sur le dialogue chrétiens-marxistes : actes du colloque de Salzbourg entre catholiques et marxistes en 1965, déclarations de la *Pravda* traduites par le Père Wenger, Semaines de la pensée marxiste, déclarations de nombreux responsables, à commencer par Georges Marchais à *La Croix* en 1970, et aussi Maxime Gremetz, officiellement chargé des relations entre le parti et l'Eglise. Les textes sont rigoureusement les mêmes : « Il existe, je cite, une opposition irréductible entre le matérialisme dialectique marxiste et la foi chrétienne. » Qui oserait dire aujourd'hui, malgré la révélation dantesque de l'archipel du Goulag par Soljénitsine, que la vulgate marxiste ne continue pas de marquer durablement la culture de notre temps, et qu'elle est par là un puissant facteur de non-croyance ?

17. Fr. DENANTES, *Une logique influente*, dans *Etudes* 345 (1976) 293-312.

18. 2 Co 5.18-20.

Une oppression culturelle

Qui plus est, au moment où les cultures occidentales commencent à se libérer de la séduction marxiste, l'oppression communiste étend sa chape de plomb pesante sur d'autres pays, de la vieille Europe à la jeune Afrique, et je n'ai garde d'oublier le sud-est asiatique. Les membres et consultants du Secrétariat pour les Non-Croyants qui ont participé à sa récente assemblée plénière sur « Science et non-croyance » n'ont pas manqué de le souligner avec gravité. « La science, qui n'est pas source d'athéisme, était-il déclaré dans la discussion des rapports de base, peut cependant être exploitée par la propagande athée. Ainsi, dans les pays à régime communiste, les établissements d'enseignement et d'éducation répandent une vision soi-disant « scientifique » du monde, où il n'y a pas place pour la religion. Il ne faut pas confondre science et scientisme, même si la science a été exploitée parfois contre la religion dans une perspective athée. Il y a des difficultés qui viennent de sciences humaines imbues de marxisme ¹⁹. »

Un rapport en provenance d'un pays africain, dont je viens de prendre connaissance, affirme : « La nouvelle culture imposée au peuple est l'idéologie maxiste-léniniste, c'est-à-dire le socialisme pur, scientifique, avec toutes ses conséquences. L'on impose pratiquement l'athéisme officiel, surtout aux pauvres et aux jeunes. On essaie ainsi de changer la mentalité africaine, restée profondément religieuse. Le christianisme doit aujourd'hui se frayer un chemin dans un climat athéiste qui essaie de s'introduire partout et ne renonce à aucun moyen : mass-media, enseignement scolaire, propagande, surtout contre l'Eglise catholique, etc. Cette situation est très dangereuse, surtout pour les jeunes, qui se voient coupés du sentiment religieux de leur famille et risquent de se former en dehors, ou même contre toute croyance religieuse. Tout cela aboutit, dans le meilleur des cas, à une indifférence religieuse, surtout parmi les jeunes... Tout cela ne va pas sans répercussion sur la famille. L'enseignement reçu par les jeunes dans les écoles, qui est un enseignement athéiste, amène peu à peu à des discussions au sein de la famille, et même à des ruptures graves. Dans les écoles, on enseigne officiellement l'athéisme. Or les parents n'osent pas en retirer leurs enfants, par crainte d'une dénonciation auprès du gouvernement, même par leurs propres enfants, ce qui serait considéré comme désobéissance aux prescriptions du gouvernement, et comme un acte contraire à la 'nouvelle culture'. » Et la conclusion du rapport est que tout cela mène à la déchristianisation, malgré les efforts de l'Eglise pour maintenir les chrétiens fermes dans la foi (Secrétariat pour les Non-Croyants).

III. — C'ÉTAIT UN VENDREDI,

ET DÉJÀ BRILLAIENT LES LUMIÈRES DU SABBAT

Pluralisme des absolus

Un évêque de l'Europe de l'Est, dont je recevais récemment la visite, me confiait les mêmes préoccupations au sujet de son pays,

19. *Athéisme et Dialogue* 16 (1981) 3/4, 226.

dont la culture, athée, est et se veut officiellement militante. Il y ajoutait l'influence d'un matérialisme ambiant envahissant, dont il retrouvait l'obsédante présence au cours de son séjour en Occident. Marqué par le déclin d'une culture millénairement irriguée par la foi chrétienne, cet univers, le nôtre, ne semble plus référé, comme par le passé, à des valeurs englobantes en cohérence plus ou moins structurée. On a parlé de culture en miettes, d'univers éclaté, de culture en question, de pluralisme culturel. Il est bien clair que la culture en effet, au sens d'héritage transmis de génération en génération, était à la fois portée par un large consensus, et elle-même porteuse d'unanimité dans les références comme dans les convictions, dans les modèles comme dans les projets. Pour paradoxale que soit l'expression, on pourrait plus légitimement aujourd'hui parler d'une pluralité des absolus. Or, faire droit à la différence des normes engendre souvent le doute sur leur valeur normative, l'incertitude sur leur choix. La modernité est priorité accordée, reconnue, célébrée en faveur de la liberté. Mais un Georges Bernanos déjà demandait : « La liberté, pour quoi faire ? », cependant que Dostoïevski, dans la légende du grand inquisiteur, projetait un avenir inquiétant pour le devenir des hommes souvent désireux de se décharger de ce pesant fardeau : de la liberté exacerbée au totalitarisme subi, l'oscillation du pendule sociétaire bat en brèche depuis des siècles l'insusable mythe du progrès. Comment dès lors échapper à l'à quoi bon nihiliste, ou plus modestement au « Bof » désabusé en proie à l'équivalence des valeurs qui serait, selon Claude Lefort, une des formes de la modernité close ?

Comment concilier la profession de divers *Credo*, qui est l'une des caractéristiques les plus évidentes de la culture moderne, avec une foi solide et profonde ? Le pluralisme se vit difficilement lorsque le sel s'affadit. Qui nous fera retrouver le goût du sel, dans une société en quête de cohérence ?

Un désert de Dieu

Ce n'est pas d'aujourd'hui que le cardinal Suhard, dans sa célèbre lettre pastorale sur le sens de Dieu²⁰, définissait notre civilisation par un caractère qui la classe en dehors des civilisations antérieures : une société sans Dieu, un désert de Dieu, vide dont elle meurt. Quel poids donner à l'affirmation de l'auteur de *La Monnaie de l'Absolu*, lorsqu'il affirme : « La culture, c'est ce qui permet de fonder l'homme, lorsqu'il n'est plus fondé sur Dieu. » André Malraux a confié aussi : « A quoi bon aller dans la lune, si c'est pour s'y suicider ? ». En d'autres termes, et pour paraphraser Paul Ricœur, « l'hypertrophie des moyens ne réussit pas à masquer

20. Cardinal SUHARD. *Le sens de Dieu*. Paris, Labure. 1946.

longtemps ni à suppléer à la dramatique atrophie des fins ». Serions-nous les primitifs d'une culture inconnue, selon le mot de Castelli, alors que voici trente-cinq ans le recteur de l'Institut Catholique pouvait écrire, en hommage pour ses 80 ans, dans une étude sur « la culture sous le pontificat de Pie XII » : « Le pontificat romain, héritier d'une culture universelle, continue la grande mission de l'Eglise qui, en conduisant les hommes vers leur éternel salut, sauve aussi par surcroît leur civilisation temporelle ²¹. »

L'un des rapports fondamentaux de la non-croyance avec les cultures d'aujourd'hui est sans nul doute le doute qui saisit nos contemporains devant la facticité du quotidien. « L'homme fait, et en faisant se fait. » L'adage fameux du XIX^e siècle ne se lit pas au XX^e sans un sentiment d'ironie tragique, car, se faisant, l'homme sait qu'inexorablement il se défait. Le monde des hommes est-il devenu le monde des choses ? Le primat du sujet, tant célébré par les modernes depuis Kant, s'évanouit devant l'économisme et le publicitaire, qui envahit jusqu'à l'imaginaire. Dès lors que l'éphémère des êtres dans le devenir du temps n'est plus habité par l'espérance de résurrection de cette poussière de gloire, ce qui n'était que fragilité de la condition humaine devient absurde et non-sens, « homme jeté dans le monde » de Heidegger, « homme, passion inutile » de Jean-Paul Sartre.

« Tristes Tropiques », en vérité, que ceux de Lévi-Strauss s'achèvent sur cette révélation désabusée : « Le monde a commencé sans l'homme, et il s'achèvera sans lui ²². » Qui lui donnera dès lors une raison d'agir, s'il n'a plus de raison d'être ? Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, remarque André Malraux, une culture se définit dans le refus de toute transcendance : drame de l'humanisme athée, diagnostiquait déjà avec une rare prémonition, voici bientôt quarante ans, le Père de Lubac ²³. Et pourtant l'espérance est la plus forte. Ne lisons-nous pas en saint Luc, à l'heure de la passion et des ténèbres : « C'était un vendredi. Et déjà brillaient les lumières du sabbat ²⁴. »

Le voyageur sans bagages

C'était vendredi ! Il n'est pas besoin d'insister. Et je ne peindrai pas les derniers Picasso avec les premiers Puvis de Chavannes. Je voudrais simplement souligner, dans la problématique qui nous intéresse présentement, la cassure brusque dans la transmission de la culture traditionnelle, cette culture qui était classique, cette culture qui était religieuse.

21. Pio XII, *Pontifex Maximus*, Typ. Polygl. Vatic., 1956, p. 99-114.

22. Claude LÉVI-STRAUSS, *Tristes Tropiques*, Paris, Plon, 1966, p. 374.

23. Henri DE LUBAC, *Le drame de l'humanisme athée*, Paris, Spes, 1944.

24. *Lc* 23, 54.

Dans la nuit de l'occupation en France, Jean Anouilh faisait jouer l'une de ses pièces noires, *Le voyageur sans bagages*²⁵, préfigurant l'homme de la société technicienne voué à perdre ses racines, ses traditions, son identité culturelle. Une véritable crise de conscience historique a traversé notre Occident, en proie à la volupté de « la rupture instauratrice », selon le mot, en son temps incantatoire, de Michel de Certeau²⁶ : rupture instauratrice, coupure épistémologique. Les admirables Picasso bleus du musée de l'Ermitage à Leningrad cèdent la place à des figures cassées, désarticulées. Les harmonies de Bach, Mozart et Beethoven s'effacent devant les martèlements et les stridences de la musique dodécaphonique. Le surréalisme s'en prend à la cohérence du langage classique. Quoi d'étonnant si quelque clerc, lui-même en proie à la chronolâtrie, selon le mot féroce du Paysan de la Garonne²⁷, confond l'aggiornamento conciliaire avec une volonté romantique exacerbée de table rase, érigée en valeur théologique : avant le concile — après le concile ? L'éclatement des structures familiales ne suffit pas à assurer l'intégration du jeune qui, pour être souvent en bandes, n'en éprouve pas moins le poids de la solitude. Qui n'a senti, comme un profond malaise, ce silence pesant des foules solitaires²⁸, des grandes métropoles, dans une société bloquée²⁹, où, selon le mot de Friedmann, le travail lui-même est en miettes³⁰ ?

Travail en miettes, mais aussi, sur un autre registre, vérité en miettes.

Vérité en miettes

Dans son intervention devant les évêques de France à Lourdes en 1978, Mgr Coffy, analysant l'intelligence de la foi dans la situation présente, ne craignait pas d'affirmer : « Avec la modernité, un changement radical s'opère dans la manière de concevoir la vérité, manière qui d'ailleurs ne cessera d'évoluer. D'une façon générale, on peut qualifier les conceptions qui suivent par le fait que la vérité est perçue dans sa dimension historique. Un triple déplacement d'accent va se produire : de l'être sur les réalités contingentes ; de l'objet connu sur le sujet connaissant ; de l'auteur sur le texte et sur le lecteur. » Et le même observateur remarque : « Parler de dimension historique de la vérité, c'est reconnaître la relativité de ses

25. Jean ANOUILH, *Le voyageur sans bagages*, dans *Pièces noires*, Paris, Calmann-Lévy, 1942.

26. Michel DE CERTEAU, *La rupture instauratrice ou le christianisme dans la culture contemporaine*, dans *Esprit*, n° 404, juin 1971, 1177-1214.

27. Jacques MARITAIN, *Le paysan de la Garonne. Un vieux laïc s'interroge à propos du temps présent*, Paris, Desclée De Brouwer, 1966, p. 26.

28. D. RIESMAN, *La foule solitaire*, Paris, Arthaud, 1964.

29. Michel CROZIER, *La société bloquée*, Paris, Seuil, 1970.

30. Georges FRIEDMANN, *Où va le travail humain ?* Paris, Gallimard, 1950.

expressions. On est très sensible à cette relativité en raison de l'importance accordée aux cultures. De là, toute une série de questions qui se posent : y-a-t-il une vérité en dehors du langage et donc de la culture qui l'exprime ? Avons-nous à chercher une vérité qui nous précéderait, ou avons-nous à faire la vérité ? Y a-t-il une vérité ou des vérités selon les lieux et les temps ? » Et de conclure ces remarques étonnantes par ce constat inquiétant : « Nous sommes au bord du scepticisme relativiste ³¹. »

Non-pratique. Non-croyance. Mal-croyance. Indifférence

L'enseignement spécialisé dans les disciplines scientifiques et technologiques dispose à un relativisme de la connaissance qui tend à confirmer dans l'incroyance diffusée par le climat global de la société occidentale. La notion que nombre d'étudiants acquièrent de la vérité est expérimentale, pragmatique et réductrice. De fait, des parents n'arrivent plus à transmettre les valeurs qui les ont fait vivre. Incertains de leur avenir, nombre de jeunes flottent, aussi bien dans les comportements que dans un projet de vie. Le flottement doctrinal et moral est caractéristique de notre société de tolérance, avec nombre de chrétiens en distance par rapport à leur Eglise, quand ce n'est pas par rapport à la foi ³².

Celle-ci, qui n'irrigue plus la société tout entière de manière globale, tend à se privatiser. Et un des rapports préparatoires à l'Assemblée plénière des évêques français à Lourdes en octobre 1981 affirme même : « La jeunesse vit majoritairement dans une sorte d'indifférence pratique et de distanciation accusée avec l'Eglise sous son aspect institutionnel. Des groupes humains et des mondes culturels sont dans la même situation par rapport à la foi et à l'Eglise. L'incroyance gagne du terrain et se justifie. »

Mais de quelle incroyance s'agit-il ? Mgr Coffy, dans son document théologique, note que « ce mot recouvre des attitudes qui vont de la non-pratique à la non-croyance, en passant par la mal-croyance. Il est difficile de savoir de quoi on parle. Par ailleurs nous nous sommes laissé impressionner par la sécularisation que nous avons confondue avec l'incroyance. Certes, la sécularisation favorise l'indifférence et conduit à l'incroyance. Mais il s'agit d'abord d'une situation de la société qui ne permet pas à la foi de s'exprimer. Est-ce à dire que tous ceux qui n'expriment pas leur foi sont profondément incroyants ? Il n'est pas facile de répondre. »

31. Mgr Robert COFFY, « L'intelligence de la foi dans la situation présente », dans *Temps de la foi, temps de l'espérance*. Lourdes 1978, Paris, Centurion, 1979, p. 23-44.

32. Cf. le numéro spécial des *Cahiers universitaires catholiques*, octobre 1968, *Crise de la culture*.

Gérard Defois, dans son rapport complémentaire, cite la commission du monde ouvrier et celle du monde de la santé. L'une déclare : « En mission ouvrière, comme dans bien des secteurs de la pastorale, s'est produit un retournement décisif des perspectives : c'est la foi qui est devenue un fait étrange et non l'athéisme. » Et des religieuses présentes dans le monde de la santé affirment : « Nous ne sommes pas étrangers, mais étranges, voire marginaux. » Mais, se référant au sondage SOFRES, juillet 1981, publié par le *Pèlerin*, G. Defois note que 80 % des Français se disent catholiques ; il s'interroge sur l'impact culturel du catholicisme et de la présence objective de l'Eglise dans la culture, alors que les Eglises n'ont plus le monopole social de diffuser des messages sur la vie et la mort, que nos valeurs et nos propos sont insignifiants. Et de conclure : « Comment dire la différence chrétienne dans une société où l'indifférence religieuse est la norme courante de l'opinion publique ³³ ? »

La planète des jeunes

Et sur quel orbite rencontrer la planète des jeunes ³⁴ ? Il est bien difficile de répondre de manière univoque, comme en témoignent les résultats d'une enquête du Secrétariat pour les Non-Croyants sur les jeunes et l'avenir de la foi.

Pour les uns, les jeunes se laissent facilement séduire par les idéologies, avec une sorte de fermeture à la transcendance — l'idéalisation politique en particulier lui tenant lieu de substitut ; effet attribué aux diverses formes de marxisme, à la contre-culture de nuance freudienne, existentialiste et anarchique, sorte de naturalisme panthéiste...

Selon d'autres, les jeunes seraient plutôt allergiques aux idéologies, et imprégnés, au contraire, d'une nouvelle culture, faite de l'intérêt pour la différence et le marginal et du refus de se laisser embrigader dans un système ou un ensemble, quel qu'il soit, de grande dimension. Ne serait-ce pas qu'il y a jeunes et jeunes, idéologies et idéologies, cultures et contre-cultures, et que de surcroît la jeunesse n'est pas un état définitif, mais un passage plus ou moins difficile du reçu à l'assumé, à travers ruptures et relativisations successives ?

Je me demanderais pour ma part si nous ne vivons pas une situation inédite et contrastée. D'un côté, des pays totalitaires, qui repoussent toute idéologie, sauf celle qui est officielle ; et de l'autre,

33. Cf. le volume collectif du Secrétariat pour les Non-Croyants, *L'indifférence religieuse*, coll. *Le point théologique*, Paris, Beauchesne, 1983.

34. Jean DUVIGNAUD, *La planète des jeunes*, coll. *Les grands sujets*, Paris, Stock, 1975.

une situation pluraliste où la foi ne bénéficie plus du soutien d'une culture et se trouve de surcroît bien souvent dépourvue de structure.

Par ailleurs la jeunesse est tournée vers l'avenir, alors que l'Eglise lui paraît vestige du passé. C'est tout le problème de la mémoire, nostalgique et paralysante, ou prospective et stimulante. La mémoire n'est-elle pas aussi l'espérance du futur : « Souviens-toi de Jésus-Christ, ressuscité d'entre les morts. Il est notre salut, notre gloire éternelle. » L'Eucharistie, disaient les anciens, est mémorial rendu présent dans une actuation qui est le gage, les arrhes de la vie éternelle en communion avec le Christ vainqueur de la mort.

C'est dire l'urgence de reconstituer une culture religieuse, où le sacrement retrouve toute sa dimension de présence mystérique, symbolique et signifiante, lien filial rétabli avec le Christ, lien fraternel restauré dans la communion avec les hommes, communication intégralement accomplie à travers le temps et l'espace, comme aussi à travers les divers univers socio-culturels, passerelle hardiment jetée du temps à l'éternité ³⁵.

Culture, lien vivant

Quelles que soient en effet les analyses portant sur les cultures d'aujourd'hui, et Dieu sait si elles sont nombreuses et diverses, au point d'encombrer nos bibliothèques — je l'éprouvais ces mois derniers en déménageant mes livres de Paris à Rome, et en constatant qu'en dix ans leur poids avait singulièrement augmenté ! — toutes les conclusions convergent vers une même requête humaniste : l'homme moderne se sent aliéné dans un système et il veut se libérer des idéologies qui le fondent ou le justifient.

Or, si toute culture est lien vivant entre les générations, elle est pour le chrétien à la fois mémoire de l'origine et chemin vers le terme ; ce terme, le Christ est venu nous l'apprendre, qui est en même temps la voie. Or notre temps, dans sa fringale de liberté, subit la tentation de l'amnésie. Tout refaire, tout recommencer, certes, et il n'est pas, dans l'histoire, de nouvelle génération digne de ce nom qui n'ait eu cette grande ambition libératrice. Mais vous l'aurez noté : refaire, recommencer, autrement dit, s'arc-bouter sur l'acquis du passé, pour le dépasser : refaire la renaissance, disait Mounier. « De commencement en commencement, vers des commencements sans fin », répétaient les vieux Pères de l'Eglise, conscients avec saint Irénée que le Christ a apporté toute nouveauté, puisqu'il est lui-même la nouveauté. Dès lors, quand l'homme moderne jette son passé par-dessus bord, comment ne pas s'inquiéter du désarroi

35. Cf. le volume collectif *Les cultures et le temps, au carrefour des cultures. Etudes préparées pour l'UNESCO*. Introduction de Paul Ricœur, Paris, Payot, 1975.

dans lequel le laisse cet appétit de liberté ? Courant de tout son élan vers l'avenir, le disciple de saint Paul n'oublie pas l'espérance qui anime sa course.

La parole peut jaillir neuve et nue. Si elle ne rencontre que le silence, elle va s'enfouir dans la nuit qui lui a donné naissance. Car la parole est le lieu d'affrontement des libertés et d'élaboration des cultures. Si la culture rime avec nature, elle s'en contredistingue, comme la poésie de la prose, l'initiative de la nécessité, la liberté du destin. Et si l'on a pu dire que la foi laïque est une religion sécularisée, un moment arrive où disparaît l'anamnèse et où s'évanouit l'espérance, je veux dire, que la mémoire n'est plus assez forte pour s'enraciner dans le passé, et que le navire, déséquilibré, part dans une fuite en avant, celle du bateau ivre, sans voile ni boussole, disait déjà Littré au siècle dernier.

Si la prise de la Sorbonne le 3 mai 1968 fut pour Edgar Morin la chute de la Bastille universitaire, je crois beaucoup plus profondément qu'elle a ébranlé la croyance dans les vertus d'un savoir dispensé d'en haut, et désacralisé l'autorité culturelle, la société globale, avec ses infrastructures et ses institutions de tous ordres, artistiques, juridiques, universitaires, religieuses, mais aussi les modèles de conduites et les idéaux qu'elles transmettaient tant bien que mal. Cet aboutissement dernier d'un processus millénaire est celui de la culture séculière³⁶.

IV. — CULTURE SÉCULIÈRE ET NON-CROYANCE

La sécularisation, on le sait, est une attitude de l'homme, qui l'amène à saisir les aspects profanes de la nature et de l'homme, de la culture et de ses valeurs dans leur consistance et autonomie, et à réagir en conséquence sur le plan individuel et social : autonomie de la politique par rapport à la théologie, de la recherche scientifique par rapport à la foi³⁷, de la nature par rapport à la révélation, de l'Etat par rapport à l'Eglise, etc.

Processus historique

C'est la curiosité des Grecs, au VI^e siècle avant notre ère, qui est à l'origine de la sécularisation et qui décida pour une large part

36. Cf. Vincenzo MIANO, *Secolarizzazione ed Evangelizzazione*, Cité du Vatican, Secrétariat pour les Non-Croyants, 1980. Et aussi le R.P. Franc RODE, du même Secrétariat, auquel j'emprunte largement les données de cette analyse, dont je le remercie vivement.

37. Cf. le discours de JEAN-PAUL II à l'Académie Pontificale des Sciences pour la commémoration d'Albert Einstein, le 10 novembre 1979, dans *Einstein-Galileo*, Libr. édit. Vaticane, 1980, p. 33-40 ; *Doc. Cath.* n° 1775, 2 déc. 1979, 1009-1012.

de l'avenir de notre culture. Une merveilleuse capacité de s'intéresser au monde tel qu'il est et de dépasser l'impression fugitive qu'il donne prédisposait les Grecs à l'étude du réel *comme tel*, et à la pensée méthodique à qui nous devons la notion d'*objet* au sens occidental.

Avec l'avènement du christianisme, la culture, tout en assumant l'héritage grec, s'ouvrit à la dimension intérieure. Mais déjà vers la fin du moyen âge le dynamisme spirituel chrétien se divisa en deux courants isolés, dont l'un s'orienta vers une structure religieuse de plus en plus objective et l'autre vers un mysticisme purement subjectif. C'est ainsi qu'au XVI^e siècle émergea la puissante réaffirmation de la subjectivité chrétienne de la Réforme, tandis que la tendance objectifiante conduisit à l'objectivisme scientifique des temps modernes. C'est la victoire décisive de la tendance qui avait été présente dans notre culture dès les débuts de la philosophie grecque : la tendance à séparer, à analyser et à rassembler en nouvelles synthèses contrôlables. Sa disposition dominante est le doute, sa méthode préférée l'analyse, son objectif primaire le contrôle. Les résultats spectaculaires de la nouvelle approche élevèrent l'objectivité analytique au rang de la seule science. Les seuls critères de la pensée authentique devinrent la cohérence logique et la vérification empirique. A l'idéal théorique s'unit le désir pratique d'un contrôle illimité de la nature et de l'homme.

Perte de la transcendance

La conscience de l'homme occidental est en proie à la perte progressive d'une transcendance authentique. La diminution de l'importance de l'idée de Dieu mène d'abord vers un déisme anémique, pour aboutir finalement à l'athéisme matérialiste, où les créations humaines ne sont plus que les produits d'une culture sans âme. L'œuvre d'art, jadis symbole suprême de la réalité universelle et permanente, n'est plus que l'expression éphémère d'un regard individualisé et l'occasion d'un divertissement momentané. Les systèmes philosophiques se succèdent sans continuité ni rapport. La psychologie et la sociologie s'offrent comme substituts relatifs d'une cohérence interne qui a déserté la pensée. L'intéressant a pris la place du permanent, la nouveauté celle de la vérité. Partout nous voyons les symptômes d'une culture anémique et fatiguée.

La recherche du sens

Dans cette situation qu'est la nôtre, comment rétablir une échelle de valeurs stables et donner un fondement ferme à la culture, en tenant compte du processus de sécularisation des derniers siècles ?

Les choses étant ce qu'elles sont, c'est-à-dire avec leur profondeur, leur charge de sens, leur valeur de symbole, leur force de message, c'est de leur pesanteur qu'il faut partir pour retrouver la grâce, et de leur vérité immanente, pour découvrir cette ultime vérité transcendante qui, seule, peut redonner un fondement à la culture.

En effet, la question se pose : le sens que, dans une perspective séculière, nous donnons au monde et à la vie, a-t-il lui-même un sens ultime ? N'y a-t-il pas dans l'exigence d'un sens immanent le postulat d'un sens ultime et transcendant ? Ainsi est-il possible de découvrir Dieu au terme de cet horizon qui s'ouvre devant nous avec l'exigence reconnue d'un sens recherché. Un tel Dieu n'entre plus en concurrence avec aucune des réalités d'ici-bas, et l'homme, en le reconnaissant, ne renonce pas à son autonomie. Ce Dieu, bien loin d'apparaître comme le rival de l'homme, s'offre à lui comme un supplément inouï de sens³⁸. Avec lui la vie humaine garde toute sa valeur et son autonomie propres, y trouve par surcroît un achèvement inattendu. Bien loin d'être un intrus, un étranger, il apporte la dimension ultime de l'existence. Ainsi, la découverte d'un sens immanent et plénier est, au cœur de l'existence humaine, la condition même de la rencontre de Dieu. Le sens immanent comme point de départ à la découverte de Dieu ne saurait nous maintenir dans un espace clos à l'intérieur duquel il s'épuiserait totalement lui-même. Au contraire, plus il est intensément vécu par l'homme dans la réalité terrestre de sa vie, plus il manifeste l'inconditionnalité qui le fonde. Ainsi les cultures séculières de notre temps imprégné de non-croyance offrent une attente au cœur même de leur béance.

Le mystère de la rencontre de l'autre

Pour que cette attente rencontre la proposition de l'Amour gratuit qui se donne et que le sens immanent aux choses puisse nous acheminer vers ce sens ultime qui leur donne consistance, il suffit mais il faut que les cultures séculières gardent une attitude d'ouverture et évitent de se clore sur elles-mêmes en sécularisme. Nul doute qu'elles y réussissent dans leur respect de l'homme, « de tout l'homme et de tous les hommes », selon le mot de Paul VI dans son Encyclique *Populorum Progressio*.

L'expérience humaine la plus propre et la plus haute, en même temps que la plus riche de signification, est celle de la rencontre avec autrui. C'est là que la présence de Dieu se manifeste pour ainsi dire expérimentalement à l'homme qui est ouvert au message des êtres et des événements. Dieu est la Présence ultime au cœur

38. Cf. Michel CORBIN, *L'inouï de Dieu*, Paris, Desclée De Brouwer, 1981.

de toute rencontre authentique avec autrui. Il est dans cet appel à l'inconditionnalité qu'exige tout amour humain. En effet, l'amour d'autrui nous achemine, de par son dynamisme propre, vers une exigence de dépassement illimité. Dans la mesure où notre amour se fait inconditionnel, il transgresse les limites que, dans le cas contraire, nous imposerions inévitablement à l'apparition d'autrui. C'est dans la transgression de ces limites, dans l'inconditionnalité inhérente à tout amour authentique, que Dieu se fait présent.

Cette présence, tout homme ouvert aux profondeurs de la réalité peut la pressentir au moins de façon confuse, mais elle n'est perçue clairement que par le cœur illuminé par la foi, car il n'y a pas de passage immédiat, spontané, de l'amour d'autrui à la présence de Dieu ³⁹.

CONCLUSION : PLUS UNE CULTURE EST HUMAINE...

Ce n'est pas sans raison que Dieu s'est manifesté à l'intérieur des relations que les hommes entretiennent les uns avec les autres, dans le cadre d'une histoire et d'une culture. Plus les relations entre les hommes sont authentiques, plus une société véhicule de valeurs, plus une culture est humaine, plus il y a de chances qu'elle découvre Dieu. Pas un Dieu qui serait le corrélat de ses défaillances, mais un Dieu qui lui donne le surcroît de sa plénitude.

Une culture séculière, c'est-à-dire autonome, est possible, mais à la condition de demeurer ouverte vers l'infini.

Arnold Toynbee, le grand philosophe de l'histoire anglais, a énuméré vingt-et-une grandes civilisations dans le passé. Toutes ont été des civilisations sacrales. Il n'y a pas eu, jusqu'ici, de civilisation athée, et il serait bien difficile d'appeler civilisation le mixte de sensoriel contestataire sur fond d'éros et de thanatos qui oscille du soupçon à la violence, et de l'ivresse dionysiaque au Sisyphe désabusé.

Henri de Lubac l'a cruellement diagnostiqué : « Il n'est pas vrai que l'homme, ainsi qu'on semble quelquefois le dire, ne puisse organiser la terre sans Dieu. Ce qui est vrai, c'est que sans Dieu, il ne peut en fin de compte que l'organiser contre l'homme. L'humanisme exclusif est un humanisme inhumain ⁴⁰. »

Aussi, comment ne pas saluer avec espérance la rupture du déterminisme scientifique dont la chape de plomb a tant pesé sur

39. Cf. Pergentino Stefano PIVATTO, *La relation à la transcendance dans l'œuvre d'Emmanuel Levinas*, thèse de l'Institut Catholique de Paris, 1980.

40. Henri de LUBAC, *Le drame de l'humanisme athée* (cité supra, note 23), p. 12.

notre temps : « Le futur n'est pas contenu dans le passé, affirme le Nobel Ilya Prigogine, il n'est pas déterminé par le présent ⁴¹. »

Non-Croyance et Cultures d'aujourd'hui : comment ne pas voir se lever sur notre vieux monde désabusé, une jeune et neuve espérance ? Car l'homme passe infiniment l'homme, cet homme créateur de culture célébré par Jean-Paul II à l'U.N.E.S.C.O. à Paris : « Voici l'homme » ⁴².

I 00120 Città del Vaticano

Segretariato per i Non Credenti

Mgr Paul POUPARD

Pro-Président
du Secrétariat
pour les Non-Croyants
Président Exécutif
du Conseil Pontifical
pour la Culture

41. Ilya PRIGOGINE, *Physique, temps et devenir*, Paris, Masson, 1980, p. 9 & 228.

42. JEAN-PAUL II, Discours au siège de l'UNESCO à Paris, 2 juin 1980.

Doc. Cath., n° 1788, 15 juin 1980, 605.